

SOCIÉTÉ : La sixième extinction des espèces n'est pas une fatalité

Date de parution: Vendredi 15 août 2008
Auteur: Christiane Galus, Le Monde

BIODIVERSITE. Un mammifère sur quatre et un oiseau sur huit menacés de disparaître sous l'effet de l'activité humaine.

L'espèce humaine, forte de 6,7milliards d'individus, a tellement modifié son environnement qu'elle porte maintenant gravement atteinte à la biodiversité des espèces terrestres et marines. Et, à terme, à sa propre survie. A tel point que des scientifiques n'hésitent pas à parler d'une sixième extinction, succédant aux cinq précédentes qui ont scandé la vie sur Terre (lire ci-contre). L'Union mondiale pour la nature (UICN), qui travaille sur 41415espèces (sur environ 1,75million connues) pour établir sa liste rouge annuelle, estime que 16306 sont menacées. Un mammifère sur quatre, un oiseau sur huit, un tiers de tous les amphibiens et 70% de toutes les plantes évaluées sont en péril, constate l'UICN.

Est-il encore possible de freiner ce déclin des espèces? Les biologistes américains Paul Ehrlich et Robert Pringle (université Stanford, Californie) pensent que oui, à condition de prendre plusieurs mesures radicales sur le plan mondial. Ils les présentent dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences américaine (PNAS) du 12 août, qui consacrent un dossier spécial à la sixième extinction.

En préambule, ces deux chercheurs déclarent que «l'avenir de la biodiversité pour les dix prochains millions d'années sera certainement déterminé dans les cinquante à cent ans à venir par l'activité d'une seule espèce, Homo sapiens, vieille de seulement 200000 ans». Si l'on considère que les espèces de mammifères - dont nous faisons partie - durent en moyenne un million d'années, cela place Homo sapiens au milieu de l'adolescence. Or cet «ado» «narcissique et présupposant sa propre immortalité, a maltraité l'écosystème qui l'a créé et le maintient en vie, sans souci des conséquences», ajoutent sévèrement Paul Ehrlich et Robert Pringle.

Surconsommation

Il faut donc, selon eux, insuffler un changement profond dans les mentalités, de façon à porter un autre regard sur la nature. Car, disent-ils, «l'idée que la croissance économique est indépendante de la santé de l'environnement et que l'humanité peut étendre indéfiniment son économie est une dangereuse illusion». Pour contrer cette dérive, il faut commencer par maîtriser l'expansion démographique et diminuer notre surconsommation des ressources naturelles, dont une bonne part sert à assouvir des goûts superflus. La pisciculture et l'aviculture sont par exemple moins coûteuses en transport et en fioul que l'élevage des porcs et des bœufs...

Autre angle d'attaque: les services offerts par la biosphère sont nombreux et gratuits. Elle fournit les matières premières, les systèmes naturels de filtration des eaux, le stockage du carbone par les forêts, la prévention de l'érosion et des inondations par la végétation, et la pollinisation des plantes par des insectes et des oiseaux. A elle seule, cette dernière activité pèse 1,5 milliard de dollars aux Etats-Unis. Aussi serait-il souhaitable d'évaluer le coût des services offerts par la nature et de l'intégrer dans les calculs économiques pour assurer leur protection.

Pour financer le développement des zones protégées, pas assez nombreuses et trop morcelées, Paul Ehrlich et Robert Pringle proposent de faire appel à des fondations privées dédiées à la conservation. Ce qui coûte moins cher au contribuable et permet de générer des sommes importantes. On peut aussi associer plus étroitement pasteurs et agriculteurs à la préservation de la biodiversité, en évitant de leur imposer des décisions sur lesquelles ils n'ont pas prise, et à condition qu'ils y trouvent leur compte. Mais rien n'empêche aussi de restaurer les habitats dégradés.

Cependant, les deux chercheurs s'inquiètent du divorce croissant, dans les pays industrialisés, entre la population et la nature, divorce dû à l'utilisation intensive du multimédia. Ils remarquent que, «aux Etats-Unis, la montée des médias électroniques a coïncidé avec une baisse importante des visites des parcs nationaux, après cinquante ans de croissance ininterrompue». Aussi, avec un sens certain de l'à-propos, Paul Ehrlich et Robert Pringle proposent-ils d'ajouter une dimension écologique aux univers virtuels les plus connus, tel Second Life. Christiane Galus, Le Monde

Cinq périodes clés

Les premiers organismes marins complexes sont apparus il y a 500 millions d'années (Ma). Depuis, cinq grandes extinctions ont eu lieu.

La première, il y a 440 Ma, a fait disparaître 65% des espèces, toutes marines. Des glaciations importantes suivies d'un réchauffement auraient provoqué de grandes fluctuations des niveaux marins.

La deuxième, il y a 380 Ma, a causé la mort de 72% des espèces. Elle serait due à un refroidissement global suite à la chute de météorites.

La troisième, il y a 250 Ma. On estime que 90% de toutes les espèces ont disparu. Les causes de la catastrophe sont encore en débat.

La quatrième, il y a 200 Ma, est associée à l'ouverture de l'océan Atlantique et à des coulées de lave. 65% des espèces ont péri.

La cinquième, il y a 65 Ma, est la plus connue, car elle est associée à la disparition des dinosaures et de 62% des espèces. Les causes seraient la chute d'un astéroïde et d'importantes coulées de lave.

Plus près de nous, au cours d'une période allant de 50000 à 3000 ans avant aujourd'hui, la moitié des espèces des grands mammifères pesant plus de 44 kg ont disparu. Certains chercheurs incriminent principalement l'homme et estiment que la sixième extinction, celle qui est due à l'action d'Homo sapiens, a déjà commencé. LM

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés. www.letemps.ch